HAL open science

Portances de la reconnaissance

Emmanuel de Saint Aubert

▶ To cite this version:

Emmanuel de Saint Aubert. Portances de la reconnaissance. DoisPontos, 2023, A Fenomenologia Francesa Atual, 20 (1), pp.188-197. 10.5380/dp.v20i1.86979 . hal-03994074

HAL Id: hal-03994074

https://ens.hal.science/hal-03994074

Submitted on 14 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

PORTANCES DE LA RECONNAISSANCE

Cet article prend place dans un travail en cours sur la phénoménologie de la portance, notion au croisement de l'anthropologie et de l'ontologie, aux enjeux cliniques et éthiques nombreux. Mes textes déjà publiés sur ce sujet mettent l'accent sur la sortie du vertige. Ils associent la portance à une solidité qui nous est prêtée, à la consistance et constance de ce qui tient bon, à ce sur quoi on peut s'appuyer pour trouver une assise – et ainsi pouvoir se relever, s'orienter et avancer (cf. SAINT AUBERT, 2015, 2016, 2017a, 2017b, 2021, 2022). La portance n'est pas que contenance, elle joue dans une dialectique d'enveloppement et de développement, de prégnance protectrice et de naissance libératrice. Il ne s'agit pas seulement de trouver des repères, encore moins de s'y cramponner ; il ne s'agit pas uniquement de sortir de l'indétermination, encore moins de s'enfermer dans le déterminé. Car si la portance nous protège de ce qu'il peut y avoir de destructeur dans l'indétermination, elle nous libère aussi des déterminations qui nous étouffent. C'est aussi en nous espaçant, en nous dilatant et en nous mettant au large, qu'elle nous affranchit du vertige. En nous rouvrant à un horizon et en nous invitant à marcher dans une relative et bonne indétermination. Pour le dire autrement, la portance ne fait pas que nous sortir du vertige : elle nous apprend à l'apprivoiser.

Que nous le voulions ou non, nous sommes plongés dans ce qui nous dépasse, à commencer par l'espace et le temps. Et il nous faut bien naître, et cheminer. L'être humain est un funambule, qui s'appuie pour se verticaliser, mais ne tient debout qu'en s'orientant et en avançant. Pour s'orienter, il lui faut percevoir – voir et toucher, écouter et goûter, sentir. Jusqu'à discerner : jusqu'à *reconnaître*. On n'apprivoise pas le vertige sans un minimum de reconnaissance. Mais parvenir à reconnaître suppose d'être suffisamment porté… et suppose aussi, sans doute, d'avoir été reconnu. Il y a en effet des liens cachés entre reconnaître et être porté, mais aussi entre naître, reconnaître et être reconnu. Notre capacité à reconnaître dépend en partie d'une reconnaissance reçue, qui est elle-même une modalité fondamentale de la portance qui nous est donnée.

Les langues du passé sont souvent riches d'une anthropologie du geste qui mérite d'y ressourcer nos concepts. Il en va ainsi du latin « *suscipere* ». Ce verbe a l'art de signifier tour à tour ou tout à la fois « prendre par dessous et soutenir, soulever, élever » et « reconnaître, accueillir, adopter » ; ou encore, « engendrer, mettre au monde » et, au passif, « venir au monde, naître ». Souvent avec l'idée que ce qu'il y a à soutenir et étayer est fragile, mais aussi nouveau (comme le nouveau-né), et que ce que l'on fait ainsi va dans le sens de (re)donner une solidité, une cohésion, voire une identité (reconnaître un enfant), dans un accueil et une reconnaissance qui contribuent à

l'engendrement. Avec un geste en particulier, et c'est un sommet de l'emploi de ce verbe : *soulever* l'enfant qui vient de naître pour attester qu'on le *reconnaît* comme son fils ou sa fille et qu'on s'engage à l'élever, à le prendre en charge, jusqu'à prendre sur soi. Ce simple geste noue ensemble porter et reconnaître, reconnaître et continuer à engendrer, mais aussi, en retour, être reconnu et naître.

I. La reconnaissance

Mais qu'est-ce que *reconnaître* ? Je ne vais pas procéder ici à un « Parcours de la reconnaissance », pour reprendre le titre de Ricœur, qui explore tous les sens possibles de ce terme (RICŒUR, 2004). Je vais même écarter l'un des sens les plus courants aujourd'hui : la « reconnaissance sociale » – être reconnu dans son métier, par son groupe social, la reconnaissance comme considération, et l'estime de soi qui s'ensuit. Non pas que ce soit sans importance (c'est le cas de le dire, et je reviendrai sur l' « importance »), mais parce que cela ne me semble pas premier. Nous connaissons tous des « adultes » taraudés par un insatiable besoin de reconnaissance sociale. Chez certains universitaires, par exemple, qu'ils soient parvenus ou non à devenir mandarins. Alors qu'ils se croient au plus loin de l'*infans*, tant ils pensent tout maîtriser dans le langage, il y a pourtant un enfant qui crie en eux, et qu'ils ignorent activement. Un besoin insatiable, parce que ce qui pourrait combler ce manque n'est justement pas ce type de reconnaissance… mais une autre, moins « bourgeoise », plus existentielle. Celle dont je vais tenter de parler.

a) L'accueil de l'unique

Reconnaissance : le « re- » semble indiquer la répétition, et renvoyer au passé, au déjà vu, au déjà connu : on reconnaîtrait ce que l'on a déjà rencontré. Ce que j'entends par « reconnaissance » ne relève pourtant pas d'une attitude rétrospective, ni de la répétition du même. Mais plutôt de la découverte et l'attestation de la singularité, dès l'inaugural et l'inchoatif, notamment lors d'une première rencontre, comme celle du nouveau-né à la naissance. Ce qui est reconnu, c'est d'abord la nouveauté et l'unicité de cet être, ou encore le caractère unique de notre lien avec lui, ou du lien (unique) de ces êtres (uniques). L'identification et l'attestation de l'unique, irréductible à ce que je connais déjà.

Reconnaître entre mille un être incomparable, insubstituable, sans pour autant faire de lui un étranger abandonné à un ailleurs inaccessible. Car la reconnaissance lui donne une place dans mon champ de perception, consent à une situation commune, et ouvre la possibilité d'un lien. Ce qui fait qu'elle initie déjà un geste d'accueil, sinon d'intégration, contribuant à libérer autrui de la solitude et de la honte. Ces premières directions de sens sont déjà riches d'une tension caractéristique du lien interhumain, tension dialectique entre différenciation et intégration, qui protège de la fusion (c'est toi, c'est bien toi et non pas un autre, toi et non pas moi) comme de l'exclusion (tu es des nôtres).

b) Intelligence transcognitive, gratitude transaffective

Reconnaître est une attitude typiquement intelligente, adaptative, faite d'accommodation (pour pouvoir différencier) et d'assimilation (pour pouvoir intégrer). L'intelligence ne s'exerce pas ici comme raison (la reconnaissance ne nécessite pas de raisonnement), ni comme abstraction (reconnaître l'unique est même aux antipodes de la catégorisation universalisante), mais comme jugement ou discernement, qui s'ouvre conjointement à l'existence et au style de l'autre. L'intelligence est ainsi repuisée dans ses fondements perceptifs. « Expérience d'une existence », « la perception s'ouvre sur un "autre" » (MERLEAU-PONTY, 1990, p. 212) ; elle débouche sur la reconnaissance d'une « expression individuelle », d'une « manière unique de varier l'accent de l'être » (MERLEAU-PONTY, 1969, p. 84), et non pas sur la connaissance d'une essence universelle. Accomplissant la puissance de décentration de la perception, la reconnaissance s'ouvre à la surprise de l'être, à sa radicale nouveauté et son style inimitable. L'intelligence doit d'ailleurs pour cela se déprendre de ses représentations, qui peuvent induire une fausse reconnaissance.

La reconnaissance a aussi un autre sens dans la langue française : la gratitude. Non plus seulement ni même d'abord la reconnaissance *de* ton existence, mais la reconnaissance *pour* ton existence. « Merci d'exister », comme aiment le dire les suédois. Cette attitude, où l'intelligence se redouble du cœur, opère elle aussi une décentration. Elle peut certes être chargée d'émotion mais n'est pas centrée sur l'affect. Elle rend ce qu'elle reçoit, célèbre l'existence de l'autre au-delà de ce que je peux ressentir de lui ou de ce qu'il peut ressentir lui-même. Cette reconnaissance-gratitude pour l'existence d'autrui n'est pas une modalité de l'empathie. Elle devrait en revanche être à son fondement, la protégeant de ses illusions et dérives possibles, notamment de son empâtement psychologique dans des projections ou réparations de soi.

c) Autoriser à être

Ces deux significations – reconnaissance de ton existence, reconnaissance pour ton existence – sont plus solidaires qu'on pourrait le croire, celle-ci supposant celle-là, et celle-là induisant souvent celle-ci. Elles peuvent être étroitement articulées *in vivo*, comme dans la rencontre de l'être aimé, ou encore dans celle du nouveau-né. L'une comme l'autre ont une dynamique transcognitive et transaffective qui permet qu'autrui soit perçu au-delà de mes représentations et de mes affects, dans l'effectivité de ce qu'il est. La reconnaissance met ainsi autrui à l'abri de mes états psychologiques et de leur caractère projectif. Elle contribue aussi à mettre autrui à l'écart (voire à le libérer) des affects et représentations (de lui-même) qui pèsent sur lui.

La reconnaissance, en deçà de tout souci, est une attention à l'être, portée par une intentionnalité fondamentale, perceptive, pré-occupation qui dé-psychologise toutes nos préoccupations. Qui permet de les déposer. Et qui aide autrui à le faire à son tour. Nous avons besoin de déposer tout souci. Nous avons besoin de déposer tout *ceci* : toutes nos

déterminations. Nous avons besoin de les abandonner, d'en être déchargés. D'être autorisés à être, tout simplement, sans avoir à faire, avoir, savoir, pouvoir, ni même à être ceci ou cela. La reconnaissance autorise autrui à être, et peut l'aider en retour à s'autoriser à être, en deçà et au-delà de toutes les essences qui l'encombrent, de tous les faux impératifs qui pèsent sur lui.

II. La rencontre de l'être unique

La naissance se conclut souvent dans un geste radical de portance : l'enfant humain est moins mis bas que porté haut, soulevé, élevé. Présenté, nommé et célébré… dans son unicité. Pour ceux qui sont présents, c'est d'ailleurs l'occasion d'une expérience paradigmatique de la rencontre et de la reconnaissance de l'être unique. Cette même expérience est peut-être aussi le paradigme de toute joie. La joie de la naissance, l'exultation de la portance. La joie est souvent le marqueur d'une bonne portance. Elle est aussi le signe que la portance ainsi donnée se redouble d'une portance reçue. Car encore faut-il que ceux qui nous reconnaissent vivent la radicale surprise de l'être, et en reçoivent une portance. La reconnaissance reçue (être reconnu comme unique) est une portance donnée (par ceux qui nous reconnaissent), mais qui ne peut être donnée que dans la mesure où elle est aussi portance reçue par ceux qui, nous reconnaissant, reçoivent une portance de l'être unique.

a) Portance de l'être unique

L'unique, tel que je le conçois ici, dépasse le fait d'être différent de tous les autres. Sa reconnaissance va plus loin qu'une simple opération de différenciation ; elle n'est pas une opération négative (« A n'est pas comme B »), mais une attestation. Car l'unique se manifeste comme tel avec la force et la positivité d'une forme prégnante, au sens gestaltiste. Et sa reconnaissance est le fruit d'un discernement qui se passe de calculs ou de comparaisons : nous laissons advenir une figure qui se détache du fond indéterminé qui la porte, et en vient à s'imposer entre toutes, comme une évidence. C'est clair, et cette clarté se passe des distinctions.

Cette prégnance de l'unique est d'autant plus forte que l'on a dû préalablement endurer l'indétermination ou l'absence, traverser la nuit des sens voire la nuit du sens. On pourrait multiplier les exemples. Marcher plusieurs jours dans un désert aride et y rencontrer un arbre verdoyant. Préparer et travailler la terre durant de longs mois, dans l'adversité des éléments, et en recueillir un fruit. Attendre neuf mois celle ou celui que l'on ne voit pas… et le voir enfin. Et c'est si fort (prégnant) que cela nous porte. D'autant plus que l'être unique apparaît justement comme une cristallisation inattendue au sein de l'indétermination, une invraisemblable victoire de l'être sur le néant. Son avènement nous redonne espoir, sa surprenante surrection rejaillit sur nous, relance notre propre naissance, réveille notre désir de vivre – nous-mêmes sommes une improbable victoire de la vie. La rencontre de l'être unique fait vibrer notre propre

unicité. Encore faut-il que celle-ci résonne en nous, encore faut-il que nous ayons été reconnu comme unique – tant nous avons besoin d'être reconnu pour à notre tour pouvoir reconnaître. Accueillant l'être unique, nous apprenons à nous accueillir nous-même comme unique, à nous accueillir ensemble dans une portance commune. La reconnaissance de l'être unique est ainsi l'occasion d'une forme de co-naissance.

Dans sa clarté prégnante, l'être unique nous « saute aux yeux ». Mais sa force est d'autant plus forte qu'elle est paradoxalement fragile, en raison de l'unicité même de cet être : il n'est pas substituable, il n'y a pas de « plan B ». En raison, aussi, de la situation elle-même unique au sein de laquelle il surgit – une victoire inespérée sur le néant, peut-être éphémère d'ailleurs, à vivre au présent, dans une temporalité qui nous échappe. Tant et si bien que l'être unique, reconnu comme tel, est souvent appel à lui prêter attention, à en prendre soin, à le chérir. On tient à lui, on lui donne du prix, du poids. Jusqu'à, parfois, l'aimer d'un amour préférentiel.

b) À la fois visible et invisible

Dans la reconnaissance, l'être unique s'impose sans être pour autant une réalité dont on aurait fait le tour. Nous le reconnaissons comme tel en deçà d'une observation totale, d'un épuisement de son sens. L'être unique nous échappe toujours en partie, ce qui renforce encore sa force comme sa fragilité. Il apparaît souvent comme un être en devenir, à la fois inachevé et inépuisable. Car il ne se réduit pas au déjà visible. Il est lourd de possibles, promesse d'avenir, et d'un avenir lui-même unique. L'unique est à la fois visible et invisible. Son caractère unique est discerné à travers et au-delà du visible, dans la mesure où ce visible témoigne de l'invisible, d'un invisible qui l'exprime et qu'il exprime, qui le soutient et dont il est prégnant. « Prégnant » en un autre sens que la force de la forme : au sens de la gestation, au sens de fécond.

La rencontre du nouveau-né est bien une rencontre du visible – c'est même la première fois qu'on le voit vraiment et directement, sans l'intermédiaire d'une échographie. Mais cette rencontre s'est longuement préparée dans l'invisible. Dans l'accueil silencieux d'un être mystérieux, dont on ne sait pas grand-chose, voire rien du tout. Dont on ne sait rien de ce qui est le plus important : sa personnalité, son visage, sa manière d'être, son style. Son être unique. Plusieurs mois d'endurance de l'indétermination, dans une attente qui peut être joyeuse, mais aussi traversée de doutes, voire de combats. Jusqu'au combat final, l'endurance finale : l'accouchement. Enfin on le voit, on la voit. Mais c'est aussitôt l'expérience que ce que l'on voit ainsi, et ici, ne se réduit pas au visible. Il s'en faut. On le voit, on le touche… et pourtant c'est au plus loin d'être un objet, dont on fait le tour, dont on maîtrise le sens. Cet être est aussi grand qu'il est petit. Enfin venu à la manifestation, enfin devenu accessible, il nous échappe aussitôt, et nous dépasse radicalement. Ce qui est manifeste, ce qui se manifeste ainsi dans le visible, est au moins autant l'invisible que le visible. Tout être humain qui tient dans ses bras un nouveau-né peut faire l'expérience existentielle, expérience radicale (que l'on a

faite, ou pas), que ce qu'il tient ainsi est un paradigme du mystère. Qu'il fait, à travers ce visible, une extraordinaire rencontre de l'invisible. Car cet être est une telle prégnance de possibles. Et c'est bien ceci aussi qui est unique, ce sont aussi ces possibles eux-mêmes qui sont uniques et dessinent son caractère unique.

Cela paraît plus facile à comprendre d'un nouveau-né que d'un mourant. Pourtant, lorsqu'on accompagne quelqu'un à l'agonie, y compris jusque dans les dernières heures des soins palliatifs, on peut faire l'expérience de la rencontre de l'unique. Et même au plus haut point. La part invisible devient tellement forte tandis que le visible devient tellement ténu (il ou elle ne parle plus, ne bouge plus, ne reste qu'une respiration difficile, déjà ponctuée de pauses annonciatrices de la mort prochaine). Mais justement, cette part invisible devenue si forte et envahissante, si du moins on parvient à l'endurer, nous pousse à mieux percevoir, à prêter davantage attention, et à nous ouvrir à cet invisible lui-même. Nous sommes comme invités à ne pas rester à la surface, à descendre jusqu'à l'unicité de cette existence. À ne plus rester à la surface des apparences, ces apparences que je connais par cœur (s'il s'agit d'un proche) et qui m'ont trop souvent fait oublier ce qu'il *est*, unique. Dans cet être encore vivant, c'est toute une histoire, son histoire unique, qui est là, et qui est en train de passer. Non pas seulement au passé : « passer » au sens actif de traverser, de porter encore le présent, de soulever encore ce qui reste d'avenir. Et quand tout est accompli, et que cet être, manquant, va pour moi tout dépeupler, l'expérience de l'unique atteint sans doute un sommet.

c) Reconnaître ce qui fait corps

N'y a-t-il dès lors qu'une personne humaine pour être « unique » au sens où je l'entends ici ? Un visage ? Dans une perspective éthique, levinassienne, peut-être. Dans une perspective ontologique, merleau-pontienne, entée sur les fondements (notamment corporels et perceptifs) de la relation, sans doute pas. Ce qui est reconnu, on l'a dit, peut être la nouveauté et l'unicité de tel être, mais aussi le caractère unique de notre lien avec lui, ou encore du lien de ces êtres. Toi. Nous. Eux. Il y a quelque chose en toi qui est unique… il y a quelque chose entre toi et moi, entre toi et nous, qui est unique… il y a quelque chose entre eux qui est unique… je le reconnais et l'atteste. Être témoin d'une alliance, d'un mariage, d'un ensemble qui fait corps, corps unique.

C'est pourquoi le monde perçu peut lui aussi se révéler unique, et être l'objet d'une rencontre. Dans la mesure où, devant ce paysage, pris dans cette situation perceptive, « toutes ces choses qui existent ensemble » font corps. Une coexistence unique, au fondement de mon étonnement. Un corps unique, cette « chair du monde » ici et maintenant, plongée dans cette lumière, cette atmosphère, cette profondeur, cet horizon, ce silence. Plongée dans l'indétermination, et portée par elle. C'est ici aussi la radicale surprise et nouveauté de l'être unique. Ici aussi, le visible – un visible si riche, prodigue – est témoignage et promesse de l'invisible qui le soutient.

On pourrait alors distinguer différents types d'être unique – personne, relation, monde. C'est pourtant à chaque fois un *lien* qui est discerné [1]. Y compris pour une personne : ce qui est unique en toi, ce en quoi tu es unique, est bien le lien palpitant de tant de choses visibles et invisibles, passées, présentes et prégnantes. Le lien de tout ce qui te constitue, ce lien qui t'institue, ce lien que tu es. Un lien vivant et naissant ; un lien résistant, tant bien que mal, malgré la vieillesse ou la maladie. L'unité d'un être complexe, de tout un corps et de toute une histoire. Toutes ces choses qui existent ensemble et, bon an mal an, font corps, forment ce corps vivant singulier que tu es. Ta manière d'être, ton style que je reconnais entre mille – ce que Merleau-Ponty appelait ta « chair ».

III. Être reconnu comme unique

Ayant évoqué la portance reçue par celui qui rencontre et reconnaît l'être unique, repassons maintenant du côté de celui qui est reconnu. Et de la portance qui lui est ainsi donnée.

a) En deçà de la vulnérabilité

Nous avons besoin d'être reconnu comme unique, dans la force même de cette unicité toujours surgissante. Force fragile, on l'a dit, mais d'une fragilité à différencier de la *vulnérabilité*. En s'ouvrant à l'unicité d'un être, la reconnaissance s'ouvre à une dimension ontologique plus fondamentale que sa vulnérabilité. L'être unique, on l'a dit aussi, est comme un appel à lui prêter attention, à en prendre soin. Reconnaître, c'est déjà prendre soin de l'être reconnu. Et ceci devrait être au fondement de toute autre forme de soin, de *care* (cf. SAINT AUBERT, 2021, 2022). Il faut prendre soin de l'être avant de soigner ses blessures.

Blessés, nous le sommes tous. Même si certains ne veulent pas le voir en face. Mais d'autres, à l'inverse, ne voient que cela – chez autrui ou en eux-mêmes, chez autrui parce qu'en eux-mêmes… et ne voyant que cela, ils le voient forcément mal. Avec le risque de fausser leur perception de la blessure de l'autre ; de projeter la leur, de réparer la leur. Il ne faut pas refouler la vulnérabilité, mais il ne faut pas non plus l'essentialiser. Chaque être est vulnérable, mais il est d'abord unique. Il est d'abord incomparable, donc précieux. Il arrive que l'on s'ouvre à la vulnérabilité d'autrui sans s'ouvrir à cette fragile force ontologique, fondement de sa valeur – voire pour ne pas s'ouvrir à elle.

Autrui est un être blessé, mais il est avant tout unique. Il n'est pas *d'abord* accueilli dans son mystère parce qu'on le soigne (même si c'est *aussi* ainsi qu'il l'est), encore moins parce que l'on pleure sur lui, mais parce qu'on le *perçoit*. Parce que l'on perçoit

1. La reconnaissance relève de l'acte le plus existentiel de l'intelligence humaine, le *jugement*, qui est foncièrement discernement d'un lien. En retour, une analyse de la reconnaissance n'est pas sans conséquences sur une compréhension profonde (de la vocation) de la faculté de juger. Un « jugement » que nous tendons souvent à entendre ou à pratiquer comme accusation et exclusion, alors qu'il est d'abord reconnaissance, identification et attestation d'un *lien*, en toi, entre toi et les autres, sinon entre toi et moi.

et reconnaît son existence, sans pareil et insubstituable. Cette reconnaissance enracine la relation dans la *vérité* de ce que nous *sommes*. Si l'on ne voit que ma blessure, ma maladie, mon handicap, on ne me voit pas. Si l'on ne voit que ma souffrance, l'unité et la profondeur de ce que je suis sont en partie perdues. Nous avons fondamentalement besoin que soit perçu, reçu et célébré, le mystère inépuisable de cette vie unique qui palpite en nous, et que nous sommes. Ne serait-ce que pour pouvoir le retrouver nous-mêmes, au-delà de notre souffrance, de notre maladie ou de notre handicap, au-delà de tout ce qui nous déchire et nous détruit.

b) L'importance

Être accueilli et reconnu comme unique contribue au fondement de notre identité. Nous avons besoin que quelqu'un donne de l'attention et du poids à notre existence, à notre être. Quelqu'un *tient à* nous sans pour autant nous *retenir*. Nous chérit sans pour autant nous posséder. Quelqu'un nous autorise à être, et célèbre notre existence. Cette reconnaissance nous protège (ou nous libère) d'une forme de honte existentielle, voire de culpabilité d'être. Elle nous permet de consentir à être, et même davantage (qu'un consentement) : d'*adhérer* à l'existence, dans un *désir* de continuer à être, à vivre. Nous avons besoin d'être reconnu en deçà de toute thèse (de toute représentation, de toute image), en deçà de tout projet, de tout désir déterminant (venant d'autrui ou de nous-même), pour pouvoir retrouver un simple désir d'être, en deçà de tout désir de ceci ou de cela.

Nous avons du prix, du poids aux yeux de quelqu'un. De la consistance, et même de l'importance. Un poids qui n'a rien d'écrasant, mais au contraire allège, dans la mesure où cette reconnaissance nous met à l'abri de la représentation, des images et questions qui pèsent sur nous. Lorsque nous sommes reconnu, nous ne sommes plus en question, nous ne sommes plus une question. Et c'est en même temps ainsi que l'on nous donne enfin une véritable importance, une importance vraie. Cette reconnaissance est (devrait être…) une affirmation non thétique qui nous permet de ne plus être un point d'interrogation.

c) En deçà de notre reconnaissance

Si la reconnaissance contribue à une bonne identité (une identité non identitaire), elle n'en est pas pour autant le premier fondement. En deçà de la reconnaissance que nous avons ou que nous n'avons pas reçue, il est précieux de savoir son existence fondée, lorsque c'est le cas, sur la rencontre gratuite et l'union charnelle de deux êtres qui se sont, ne serait-ce qu'un temps, aimés librement et fortement – qui se sont rencontrés, reconnus… et connus. Qui ont appris à s'aimer en s'ouvrant ensemble à ce qui les dépasse, en communiant dans la reconnaissance de l'être unique. Qui ont tenu ensemble et se sont tenus l'un l'autre, dans la portance de l'être solide. Qui se sont fait chair, se sont fait surgir mutuellement et ont surgi ensemble, se sont dressés l'un l'autre

(l'un devant l'autre, l'un dans l'autre) et côte à côte, dans la portance de l'être reliant. Qui se sont ainsi reconnus et célébrés mutuellement, et ensemble, dans la portance commune de l'être.

Être porté par un amour unique qui nous précède, qui avait son autonomie, indépendamment de l'amour qui nous sera plus tard donné ou pas. Qui, dans une surrection commune, avait déjà sa propre fécondité, indépendamment de la procréation. Et qui n'était pas forcément dans le désir, encore moins dans le projet (conscient et décidé), de *notre* venue, ni même de la venue d'*un* enfant. Être porté par un amour unique qui nous précède, au fond sans rapport avec nous. En deçà même du désir de notre avènement. En deçà même du consentement, plus tard, à notre existence. On est loin de la reconnaissance, de la nomination… de *moi-même*, mais on est déjà à plein dans une affaire de reconnaissance et nomination de l'unique.

Notre identité se fonde en deçà de notre identification, en deçà de notre essence… et en deçà même de notre existence. Elle se fonde ailleurs, en deçà de nous-même. Cela peut paraître étrange, et dénarcissisant. Mais n'est-ce pas au fond libérant ? N'est-ce pas fondamental pour notre liberté la plus profonde, existentielle ? Mon existence peut s'appuyer sur une reconnaissance qui me précède et n'est pas reconnaissance de moi-même, sur une célébration de l'unique qui n'est pas moi. *A contrario*, si le premier et seul être unique célébré par un couple est son enfant, n'est-ce pas périlleux pour celui-ci comme pour celui-là ? Chaque enfant a besoin d'être célébré comme unique, mais a tout autant besoin de ne pas être l'unique unique ni même le premier. Il a besoin que ses parents soient animés par la reconnaissance mutuelle et commune d'uniques qui ne sont pas lui, et qui ne sont d'ailleurs même pas d'abord eux-mêmes.

Qu'il n'y ait pas de malentendu : il est bien sûr porteur d'avoir été désiré, attendu, et d'être intégré à un projet familial. Mais on est en droit d'interroger l'insistance des réflexions éthiques sur le désir d'enfant, sur le projet parental, comme étant *décisifs* pour le poids ontologique à donner à l'enfant à naître. Je n'ai pas librement et consciemment choisi d'exister – c'est la condition du vivant. Mais mes géniteurs non plus n'ont pas choisi librement et consciemment ce que je suis, et mon existence même, comme on choisit un légume sur l'étal du marché ou une voiture de luxe chez un concessionnaire. C'est la surprise de l'être. Je suis, tout comme toi, tout comme chacun d'entre nous, un heureux hasard et une radicale surprise.

Or, n'est-ce pas là une condition majeure, et nécessaire, pour que nous puissions être reconnu comme unique ? Pour que l'on nous donne un poids qui n'est pas prédéterminé, prémédité, donc déformant. Pour que l'on nous donne une bonne importance, ajustée, porteuse, et non pas écrasante ou étouffante. Une importance inconditionnée et inconditionnelle ; un véritable poids, qui est aussi une authentique légèreté, celle de l'auto-portance possible ; le levier d'une autonomie et d'une liberté correctement articulées avec nos dépendances. Et non pas le poids (la lourdeur) d'être, par exemple, celle ou

celui qui a été « trop » attendu, l'enfant que l'on a toujours voulu avoir, qui existe pour réaliser un fantasme parental, pour guérir ou compenser telle ou telle blessure de ces « adultes » qui veulent vivre en nous par procuration, qui attendent ou exigent tacitement que nous vivions telle ou telle vie… pour eux, à leur place, en leur nom. En leur nom, et non pas en mon nom propre.

La reconnaissance telle que j'ai tenté de la définir ne va pas de soi, n'est jamais gagnée, est toujours à reprendre. De même qu'il y a des déviances de l'empathie, la reconnaissance elle aussi peut être faussée. Le regard porté sur l'unicité de l'autre peut lui aussi être brouillé par divers empâtements psychologiques. Notamment dans une forme de fétichisme ou d'idolâtrie où l'autre est fantasmé et absolutisé, ou encore dans un attachement en réalité voué à réparer notre propre unicité, à compenser en nous un déficit de reconnaissance. On n'est plus ici ouvert à la surprise de l'être, ou du moins celle-ci est bientôt recouverte d'une projection de soi. Une véritable reconnaissance est au plus loin d'être projective ou fusionnelle, de reconduire l'altérité sur fond du même : elle est au contraire ce qui magnifie la singularité de chaque être, son caractère incomparable, tout en ménageant le terreau de sa croissance et l'espace de son expression. Un espace d'indétermination libérante, qui permet que grandisse et s'exprime son être propre, unique, tout à fait autre.

La reconnaissance reçue devrait être source de dilatation et de libération. La portance, plus largement, est une affaire de gravité… et de légèreté. Et pas l'une sans l'autre. On ne vole pas sans gravité, sans masse, sans aucune importance, perdu dans l'insoutenable légèreté de l'être. Symétriquement, une masse sans soutien ne peut que chuter : une importance sans portance peut être vertigineuse et destructrice, pour soi comme pour les autres (cf. la solitude et le désespoir de l'idole, du dictateur, etc.). La portance se décline sans doute selon trois qualités ontologiques principales : la *solidité* de ce qui tient bon et nous tient bon, l'*indétermination* qui nous dé-détermine et nous espace, et la force fragile de l'*unique*. Ces trois qualités s'articulent de manière dynamique dans la portance reçue : nous avons besoin d'une solidité qui nous allège et nous permet d'être unique. D'être unique sans être prédéterminé, d'être soutenu *et* espacé. C'est ainsi que nous pouvons apprivoiser le vertige.

La portance donne du poids tout en allégeant. Cet allégement passe par de la gratuité et, j'oserais ajouter, par une bonne contingence – une non-nécessité, sinon un indéterminisme de l'être ponctué de heureux hasards [1]. Et cet allégement va jusqu'à un allégement de nous-même. Nous avons régulièrement besoin de ne plus être en question, de ne plus être une question. Et peut-être avons-nous parfois besoin d'être… sans impor-

1. L'horizon ontologique d'une phénoménologie de la portance est sans doute décalé par rapport aux métaphysiques qui associent l'être à la nécessité, à une substance éternitaire sans contingence, sans accidents. Et qui en font peu ou prou un ab-solu sans relation possible avec lui. Une gravité sans portance, transcendance de surplomb sans rapport avec notre chair. Un être jupitérien, *omnipotens* sans être *omnitenens*, dont la solidité ne nous est d'aucun secours.

tance. Ou du moins de déposer, tout déposer, jusqu'à se déposer soi-même. Déposer les faux combats, comme un soldat qui dépose les armes ; déposer les fausses importances, comme un roi qui dépose sa couronne. La reconnaissance reçue devrait nous y aider.

Encore faut-il consentir à déposer, se déposer. La déposition est aussi une forme de mise à nu, et l'on peut s'accrocher aux vieux vêtements, aux bénéfices secondaires des fausses consistances, malgré leur lourdeur et leur vanité. Encore faut-il consentir à être reconnu, connu et aimé comme unique. Les résistances sont diverses, et dépendent en partie de notre histoire blessée. Certains en rêvent secrètement mais ne parviennent plus à y croire, tant leur passé en dément la possible véracité. Tant ils sont échaudés par le risque d'être à nouveau abandonnés, ou bien à nouveau aliénés, pris pour un autre, étouffés par un amour fusionnel ou du moins enfermés par un regard possessif, trop prédéterminé et déterminant. La résistance peut aussi venir de ce que la reconnaissance reçue a quelque chose d'engageant, d'obligeant. On préfère se fondre dans la masse, dans l'anonymat, ne pas être unique, pour ne pas être nommé… parce qu'être nommé, c'est déjà être appelé. L'appel. Et donc l'invitation à répondre. L'appel, et son effet de gravité. Et l'invitation à répondre, avec gravité.

On touche ainsi à la difficulté à *se recevoir* de la reconnaissance, à se laisser connaître et aimer. On touche enfin aux liens cachés entre être aimé, s'aimer et aimer, ou encore entre être compris, se comprendre et comprendre. Vaste question, aussi profonde qu'elle paraît naïve… et d'autant plus brûlante que personne n'ose l'aborder. Nous avons besoin d'être aimé pour aimer, d'être compris pour comprendre. Et ces notions peuvent être croisées : nous avons besoin d'être aimé pour comprendre, d'être compris pour aimer [1]. Nous avons besoin d'avoir du poids pour donner du poids – d'avoir de la portance et de l'importance pour en donner. Nous avons besoin d'être (re)connu pour (re)connaître. Être reconnu comme unique est nécessaire pour pouvoir, à son tour, reconnaître l'unique, et lui prêter attention.

Emmanuel de Saint Aubert
CNRS, École Normale Supérieure, Archives Husserl de Paris

Références bibliographiques

MERLEAU-PONTY, Maurice. 1969. *La prose du monde*. Paris : Gallimard.

— 1990. *La structure du comportement*. Paris : P.U.F. Quadrige.

RICŒUR, Paul. 2004. *Parcours de la reconnaissance*. Paris : Stock.

SAINT AUBERT (de), Emmanuel. 2015. « La chair ouverte à la portance de l'être » [http://journals.openedition.org/alter/384]. *Alter*, Paris, n° 23, pp. 168-185.

1. Ce qui illustre à plein l'insuffisance des notions d'affectif et de cognitif, et plus encore de leur dichotomie, qui est ici transcendée. La reconnaissance, comme je l'ai suggéré au début, est transaffective et transcognitive. Tout comme l'amour et la compréhension bien conçus.

— 2016. « Introduction à la notion de portance » [http://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2016-2-page-317.htm]. *Archives de philosophie*, Paris, t. 79, n° 2, pp. 317-343.

— 2017a. « Introdução à noção de sustentação » [http://e-revista.unioeste.br/index.php/aoristo/article/view/18223]. *Aoristo - International Journal of Phenomenology, Hermeneutics and Metaphysics*, Toledo-Paraná-Brasil, n° 1, v. 2, pp. 346-378.

— 2017b. « S'abandonner et surgir. Réflexion sur les relations entre corps et portance ». Dans : ANDRIEU, Bernard, NÓBREGA (da), Petrucia. *Au travers du vivant. Dans l'esthésiologie, l'émersiologie*. Paris : L'Harmattan, pp. 163-186.

— 2021. « The Perceptual Foundation of Care ». Dans : MELANÇON, Jérôme. *Transforming Politics with Merleau-Ponty: Thinking beyond the State*. Lanham - Boulder - New York - London : Rowman & Littlefield, pp. 185-201.

— 2022. « Réflexions en vue d'une articulation entre portance et *care* ». Dans : LEROY, Christine, PALERMO, Chiara. *Pesanteur et portance. Une éthique de la gravité*. Paris : Hermann, pp. 13-36.

Emmanuel de Saint Aubert

Directeur de recherche CNRS, École Normale Supérieure, UMR 8547 - Archives Husserl de Paris

e.dsta@free.fr

TITRE

Portances de la reconnaissance

TITLE

Recognition's Up-holdings

MOTS-CLÉS

Portance, reconnaissance, unicité, importance, vulnérabilité, naissance

KEYWORDS

Up-holding, recognition, uniqueness, importance, vulnerability, birth

RÉSUMÉ

Ce texte prend place dans un travail en cours sur la phénoménologie de la portance, notion au croisement de l'anthropologie et de l'ontologie, aux enjeux cliniques et éthiques nombreux. Les principales formes de portance associées à la reconnaissance sont ici envisagées, à travers les liens profonds qui nouent reconnaître et être porté, reconnaître et porter, mais aussi reconnaître et être reconnu. Accomplissement de la dimension perceptive de l'intelligence, la reconnaissance s'ouvre conjointement à l'existence et au style de l'être perçu, discerne et atteste son unicité, éprouvant ainsi l'une des trois grandes qualités ontologiques de la portance.

ABSTRACT

This text is part of a work in progress on the phenomenology of up-holding (*portance*), a notion at the crossroads of anthropology and ontology, with numerous clinical and ethical stakes. The main forms of up-holding associated with recognition are considered here, through the deep links between recognizing and being born(e), recognizing and carrying, but also recognizing and being recognized. As a fulfillment of the perceptive dimension of intelligence, recognition is open jointly to the existence and style of the perceived being, discerns and attests its uniqueness, thus experiencing one of the three great ontological qualities of up-holding.